

## L'autre Brancusi, le bricoleur d'images

Au Centre Pompidou, une exposition plongée dans le noir dévoile photos et films du sculpteur

### Art

Vous tenez Constantin Brancusi (1876-1957) pour un sculpteur ? C'est juste, mais il faut ajouter qu'il fut aussi photographe et cinéaste – et des plus intéressants. La preuve en quelques salles du Musée national d'art moderne (Centre Pompidou), transformées pour l'occasion en chambre noire afin d'évoquer celle que Brancusi avait arrangée dans son atelier de l'impasse Ronsin, à Paris. A la mort de l'artiste d'origine roumaine, quand l'atelier fut légué au Centre Pompidou, des centaines de tirages et de négatifs entrèrent dans les collections. Certaines images étaient à l'évidence des photogrammes, d'autres de pellicules de film. Réalisés par qui ? D'après quels films ? On ne sait désormais : par Brancusi lui-même, d'après ses propres films, qui sont entrés récemment dans les collections du musée. Première certitude : il maîtrisait aussi bien le développement et le tirage, le négatif et le positif, que le bronze ou le bois. Peut-être quelques-uns de ses amis, Edward Steichen et Man Ray, lui ont-ils, à l'occasion, donné quelques conseils.

Deuxième évidence : photographe, pour lui, c'est continuer sa sculpture par d'autres moyens. Ses images qui représentent plusieurs œuvres dans l'atelier apparaissent comme des propositions d'exposition de sa sculpture, en jouant sur les affinités formelles, les hauteurs et les sobres.



«M<sup>me</sup> Pogany II», bronze poli (1920). COLLECTION CENTRE POMPIDOU

Quand une sculpture seule, *Princesse X* ou *M<sup>me</sup> Pogany*, fait l'objet d'une série, les paramètres qui varient sont la distance, l'angle, la lumière et l'ombre. L'œuvre peut être vue de loin ou en plan serré, dans le soleil ou sous un projecteur, réduite à sa silhouette ou son ombre sur le mur ou, à l'inverse,

exaltée comme galbes et rondeurs. Plus le bronze est poli, mieux la pièce reflète ou rayonne.

Devant certaines images, d'une beauté saisissante, un doute vient : sculptures de métal ou de cristal ? La photographie métamorphose la matière et suggère que Brancusi pourrait employer le ver-

re aussi bien que le bronze. Le plus surprenant est à venir. Les films révèlent comment, en bricolant un gramophone ou un engrenage, Brancusi met sa sculpture en mouvement. *La Léda* tourne et étincelle, sur son disque de métal. *Le Nouveau Né oscille* et le film rend perpétuel son balancement. De ces films, Brancusi extrait des photogrammes, les instants les plus instructifs d'expériences cinématiques, antérieures de trente ans à l'art du même nom.

### Par la fenêtre du train

Dés lors, le fait qu'il filme ses belles amies Florence Meyer et Lizica Codreanu dansant dans son atelier apparaît comme la suite logique de la recherche. Et non moins logique, les pellicules tournées par la fenêtre du train en Roumanie en 1937-1938 lors de l'installation de la *Colonne sans fin*, à Targu Jiu.

La caméra de Brancusi invente des rapports entre les courbes des collines et les droites des fils électriques. Puis il filme l'œuvre elle-même, en montant le long de ses degrés. Il suffirait de monter le fil en boucle pour que la colonne devienne véritablement sans fin. Le cinéma offre à Brancusi d'accomplir le rêve du sculpteur. ■

Philippe Dagen

«Brancusi Film Photographic, Images sans fin», Centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup>, M<sup>°</sup> Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Tous les jours, de 11 heures à 21 heures ; fermé le mardi, 12 €. Jusqu'au 12 septembre.

## Yumiko Igarashi, reine du manga des années 1970

La dessinatrice japonaise, auteure de « Candy », est l'invitée de « Japan Expo », à Villepinte

Personne en France, à part les spécialistes de culture manga, ne connaît la dessinatrice Yumiko Igarashi. Beaucoup de trentenaires ou de quadras n'ont pas oublié en revanche – pour l'avoir adorée ou détestée – l'héroïne qu'elle a créée au milieu des années 1970, la célèbre Candy. Yumiko Igarashi n'était jamais venue en France, le pays où Candy a réalisé l'une de ses percées les plus foudroyantes en dehors du Japon.

Originnaire d'Hokkaido, l'illustratrice âgée de 60 ans est l'invitée d'honneur, jusqu'au 3 juillet, de la Japan Expo, la grande foire annuelle consacrée à la culture nipponne. Cette petite dame au look impayable – bonnet brodé sur la tête, chemisier à fleurs, chaussures à hauts talons – ignorerait, avant qu'on ne lui dise, que l'adaptation animée de *Candy* fut l'objet d'un phénomène de société au moment de sa diffusion sur Antenne 2. « Je savais que "Candy" avait été vendu en France, mais pas que cela avait eu un tel impact, confie-elle en écarquillant les yeux. Apprendre cela trente ans plus tard est une grande joie. »

De son véritable nom « Candy Candy », cette série est à l'origine une bande dessinée d'environ 2 000 planches publiée de 1975 à 1979 dans le magazine *Nakayoshi*. L'histoire raconte les péripéties de la vie d'une petite orpheline américaine au début du XX<sup>e</sup> siècle dont l'existence est bouleversée par la vision d'un mystérieux joueur de cornemuse surnommé le « Prince des collines ». Envoyée dans un collège anglais, Candy tombe amoureuse du fougueux Terrence avant de devenir infirmière sur le front de la première guerre mondiale. Adaptée en dessin animé dès 1976, la série fait son apparition à la télévision française deux ans plus tard dans l'émission « Récré A2 » présentée par Dorothee. Le succès est aussi immédiat que contagieux. Simultané à l'arrivée du robot Goldorak, il préfigure la vogue pour le manga en France. Vogue qui n'a jamais faibli.

Yumiko Igarashi se souvient du jour où est né le personnage. « Je cherchais à l'époque un moyen d'écrire une histoire qui plairait à la fois aux adultes et aux enfants.

L'idée de Candy m'est venue peu de temps après une rediffusion du film Heidi (1937, avec Shirley Temple) à la télévision : un collaborateur, qui avait regardé le film avec ses enfants, m'a mis sur la voie. A l'inverse d'Heidi, qui vivait avec son grand-père, Candy devrait apprendre à grandir seule. »

Avec ses yeux verts, ses taches de rousseur et son optimisme à tous crins, Candy doit aussi beaucoup à Anne of Green Gables (Anne, la maison aux pignons verts, 1908), un roman culte de la littérature de jeunesse écrit par la Canadienne Lucy Maud Montgomery. Certains, comme Patrick Gaumer, auteur du *Dictionnaire mondial de la BD* (Larousse), verront également

### Une petite dame de 60 ans, au bonnet brodé, chemisier à fleurs, hauts talons

dans la quête initiatrice de la petite orpheline des allusions à Charles Dickens (*David Copperfield*) ou Emily Brontë (*Les Hauts de Hurlevent*).

Fascinant jeu de miroirs entre fiction et réalité, le destin de Candy s'est arrêté de lui-même, en 2001, à la suite d'un procès au long cours que Yumiko Igarashi a perdu contre son ancienne scénariste, Kyoko Mizuki, laquelle réclamait l'existence et la paternité du personnage et des droits d'exploitation plus substantiels. « Mème s'il n'est pas envisageable d'imaginer une suite, Candy n'a pas disparu pour moi. Je suis persuadée qu'elle finira par revenir si les lecteurs continuent d'avoir envie de la revoir », estime celle à qui l'on doit une autre saga à succès, *Georgie* (également une orpheline, mais dans l'Australie du XIX<sup>e</sup> siècle). D'autres projets occupent Yumiko Igarashi, notamment la publication prochaine d'une adaptation en manga de la vie de... Joséphine de Beauharnais. ■

Frédéric Potet

Japan Expo. Parc des expositions de Villepinte. RER B, arrêt Parc-des-Expositions. Jusqu'au 3 juillet. Japan-expo.com

## Anne Sylvestre, deux heures religieuses face aux fidèles

La chanteuse a conçu un spectacle musical avec Serge Hureau, donné à l'Européen

### Musique

Souvent, l'Eglise a habillé ses chants de messe de musiques populaires, pour mieux emporter l'adhésion des fidèles ; souvent la chanson s'est incurvée vers la supplique et a mordu sur la dimension religieuse (l'idolâtrie). En écrivant *Bêtes à bon Dieu*, un spectacle musical de près de deux heures à découvrir à l'Européen, à Paris, Anne Sylvestre et Serge Hureau se sont amusés de ces allées et venues, passant du latin du XIV<sup>e</sup> siècle (*Puer Natus*) aux arrangements yé-yé dont ont été arrangés les cantiques quand il a fallu abattre la langue officielle de l'Eglise pour la moderniser.

Au détour de cette drôlerie, on trouve du grand patrimoine de la chanson, Théodore Botrel (1868-1925, breton, auteur de *La Pampolaise*), du Pierre-Jean Béranger (1780-1867, chansonnier gagné à la cause du peuple, et emprisonné pour cela), de la littérature, Racine collé sur un air grégorien, du Fénelon sur Pergolèse, et

des chansons d'Anne Sylvestre.

L'Eglise n'a pas toujours l'âme triste. Pas plus que l'auteur d'*Une sorcière comme les autres*, supplique féministe de 1975 (« S'il vous plaît/S'il vous plaît, faites-vous légers/Moi, je ne peux plus bouger »). Les anticléricaux sont

### Le spectacle fait le lien entre anticléricaux coquins et mystiques torturés

coquins, les mystiques torturés, et *Bêtes à bon Dieu* établit les correspondances entre ces mondes consanguins.

Anne Sylvestre est drôle avec sa voix typée, ses airs de faux sérieux. En 1969, elle a composé la *Plate prière* (« Seigneur, délivrez-nous de ces filles sans fesses/Qui regardent les nôtres avec réprobation/Seigneur, délivrez-nous de ces tristesses./ Ou donnez-nous au moins quelques compensations »), et on n'a pas fait mieux en la matière.

La religion catholique et ses chants ont imprégné l'inconscient des générations françaises d'avant le rock – Anne Sylvestre est née en 1934. Les plus jeunes en ont fait un objet d'exotisme. L'auteur-compositeur interprète *Les Bêtes à bon Dieu* en trio, avec Serge Hureau, le dramaturge, et Olivier Husset, dans le rôle de l'ange, du garnement, de la jeune vierge, du petit mal-bâti, du sacraïtain, etc.

Ce bel attelage est complété par François Marillier, un multi-instrumentiste qui joue de la tôle ondulée, du sitar démesuré, du violoncelle ou de l'ukulélé, et par Cyrille Lehn, aux claviers multiples. Ils s'amuse à tordre le cou au conformisme musical. Avec eux, le cantique, c'est une aventure.

Serge Hureau, très doué pour amener du drame là où l'on oublie qu'il y en a (dans *Le P'tit Charles* par exemple, spectacle monté autour de Charles Trenet, en 1997), se drappe d'une méchante couverture pour mimer *Mademoiselle Marthe*, une plongée, qu'il a écrite, dans le monde des bigotes innocentes. Il

se pare de voiles pour incarner dans une chorégraphie du mystère sainte Thérèse d'Avila (*Je meurs de ne pas mourir*, adapté au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle par le poète Bernard de La Monnoye). « Elle a été le Père de l'Eglise », commente gougonner Anne Sylvestre, car ce spectacle parle in fine des femmes, ces bêtes à bon Dieu, désirées et vite bannies, qui sont au cœur du système religieux. La chanteuse, qui fit ses débuts dans les cabarets rive gauche à la fin des années 1950, termine par une chanson composée il y a trente-cinq ans : « Je suis le centre du motif/Chaque fil est une tendresse/Chaque fil avec moi se tresse/Me prend ce que j'ai de plus vif. » ■

Véronique Mortaigne

*Bêtes à bon Dieu*, d'Anne Sylvestre et Serge Hureau, mise en scène de Serge Hureau et Olivier Husset, M<sup>°</sup> Place-de-Clichy, Les 3, 4, 5, 10, 11, 12, 18, 19 juillet à 20h 30, dimanche, 17 heures. De 21 € à 27 €. Tél. : 01-43-87-97-13. Leuropeen.info

## Prince en conquérant du Stade de France

Le chanteur américain a débuté sa tournée européenne par un généreux concert, jeudi 30 juin

### Musique

Et la pluie envahit le Stade de France. Une pluie matérialisée par un envol de paillettes, des fumigènes et une leur bleu-violet tandis que montaient dans la nuit les « oh-oh-oh-oh » du public. *Purple Rain* (la pluie violette), l'une des plus célèbres compositions de Prince, hymne entré dans l'histoire de la musique et hymne de la victoire du chanteur et guitariste, jeudi 30 juin au Stade de France, lors d'un concert de près de 2h 50.

Alors, vide ou rempli ? Depuis plusieurs jours, la question du nombre de billets vendus pour ce premier concert d'une tournée européenne (Pologne, Grande-Bre-

tagne, Belgique, Pays-Bas, Italie, Allemagne, Danemark...), pour l'heure prévue jusqu'au 12 août, a agité une partie de la presse. Des ventes moyennes allaient mener le chanteur à l'humiliation de jouer devant un stade désert.

Sans chiffres officiels communiqués par les organisateurs, mais à la vue du plein remplissage de la pelouse or (près de la scène), des gradins bas et intermédiaires et de la pelouse arrière, un peu délaissée, ce sont probablement dans les 45 000 personnes qui auront assisté à un concert partagé entre titres de gloire (*DMSR*, *Pop Life*, *Controversy*, *Nothing Compares 2*, *Cream*, *Raspberry Beret*, *Purple Rain*, donc, *Liste Red Corvette*, *Kiss...*), reprises (*Come Together*, des Beatles, *Don't*

*Stop'til You Get Enough*, de Michael Jackson) et une partie façon jam que le chanteur réserve en général à ses concerts dans des clubs ou de petits lieux. Prince se mettant à la basse et conduisant les improvisations sans perdre le grand public.

### « De la vraie musique »

Confirmé et annoncé tardivement (fin mai pour un concert un mois plus tard), avec une promotion réduite (quelques affiches), sans major du disque pour pousser, sans nouvel album, sans grosse radio mettant les tubes en rotation, ce Prince au Stade de France a d'autant plus belle allure que le concert aura été généreux en engagement musicien. La paire rythmi-

que Ida Nielsen (basse) et John Blackwell (batterie) forme une base solide, dans la souplesse groove. La claviériste Cassandra O'Neal a de belles idées, le saxophoniste Maceo Parker, en invité, a été sollicité à de nombreuses reprises pour des solos vifs, concentrés.

Ne restait à Prince qu'à mener la danse avec solos de guitare épanouis et poses créneuses. « De la vraie musique par de vrais musiciens », lance-t-il. On ne saurait mieux dire. La soirée devait se terminer pour le chanteur dans un restaurant de Saint-Germain-des-Près dont l'accès a été possible pour quelques fans avertis... et heureux d'un ajout d'une quarantaine de minutes vers 4 heures du matin. ■

Sylvain Siclier

### Cinéma

## La société EuropaCorp de Luc Besson en perte de 30,2 millions d'euros

La société EuropaCorp, fondée par le cinéaste et producteur Luc Besson, affiche un résultat net en perte de 30,2 millions d'euros pour son exercice 2010-2011. Ce résultat, présenté jeudi 30 juin, lors d'une conférence de presse, serait lié aux performances décevantes à l'étranger des deux suites au film d'animation *Arthur et les Minimoys* (2006). *Arthur 3* (2010) représenterait ainsi « près de 60 % de la perte globale ». Cette perte s'expliquerait aussi par « l'arrêt d'activités non stratégiques » et « une nouvelle organisation entraînant certains coûts ». Directeur général du groupe, Christophe Lambert a déclaré que « le groupe est aujourd'hui totalement en ordre de marche autour de la nouvelle équipe opérationnelle. La réalisation du plan d'actions stratégiques nous permet de renouveler notre confiance dans l'objectif de retour à la rentabilité pour l'exercice 2011-2012 ». – (AFP) ■

### Edition

## Le Japon, invité d'honneur du 32<sup>e</sup> Salon du livre de Paris en 2012

Lors de l'assemblée générale du Syndicat national de l'édition (SNE), qui vient d'avoir lieu, Antoine Gallimard, son président, a annoncé que le Japon serait le pays invité d'honneur du 32<sup>e</sup> Salon du livre. La manifestation, qui devrait être organisée à Paris du 16 au 19 mars, à la porte de Versailles, mettra aussi à l'honneur la ville de Moscou et ses auteurs. M. Gallimard a par ailleurs déclaré que le format actuel de quatre jours n'était plus remis en cause et que l'édition 2011 qui a rassemblé 180 000 visiteurs a permis « de tourner la page des questionnements existentiels ». Cependant, depuis 2009, le Salon du livre est nettement moins rentable pour le SNE. En 2011, il ne devrait lui rapporter que 500 000 euros de bénéfices contre 612 000 euros en 2010 et 700 000 euros en 2009. ■ Alain Beauve-Méry